

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

## LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

XIX

OU CLAUDE AUBRYOT PROUVE QU'IL EST UN FIN DIPLOMATE

— Hum ! décidément, dit-il, ce petit vin n'est pas mauvais. Quoiqu'il soit d'un vert à faire danser les chèvres, il gratte agréa-

— Non pas, ils auraient été bien embarrassés de le faire.  
— Pourquoi cela ?  
— Le pago endiablé n'est pas entré avec nous à Montauban, n'est-ce pas, capitaine ?  
— Non, et c'est ce qui me taquine, car il doit manigancer quelque tour de son métier.



... Et tout en vous agrafant le manteau, je prends le cachet et je le mets dans ma poche sans que vous vous en aperceviez.

blement le gosier ; je commence à m'y faire. Encore quelques rasades, et je le trouverai excellent. Ah ! ça, mes petits amours, avez-vous fait ce que je vous ai recommandé ?

— Pardieu ! capitaine.  
— Ainsi, vous avez exécuté mes ordres ?  
— De point en point ; si cela vous plaît, vous allez en juger.  
— Oui, je ne demande pas mieux.  
— Depuis Saint-Antonio, Macrombiche et Boncorbeau qui, vous le savez, sont des gaillards futés, se sont attachés aux pss de notre jeune homme et ne l'ont pas perdu de l'œil une seconde.  
— Bon ! ils vous ont fait leur rapport ?

— Eh bien ! Macrombiche et Boncorbeau ne sont pas entrés non plus.

— Ah ! ah ! voilà ce qui change la thèse.

— Vous dites, capitaine ?

— Rien, c'est une expression de vénérie. Continue, cher ami, tu contes d'une façon fort agréable.

— Je n'ai rien de plus à dire, capitaine, puisque nos deux éclaireurs ne sont pas rentrés non plus.

— C'est une raison. Alors, puisque nous n'avons plus rien à faire et que la dame-jeanne est vide, bonsoir, mes enfants !

Dix minutes plus tard les trois soudards ronflaient à faire trembler les murailles de l'hôtel.

En s'éveillant, le comte vit près de lui son valet de chambre Michel Ferré activement occupé à préparer tout ce qu'il lui fallait pour sa toilette.

— Eh bien, lui demanda-t-il, Michel, quoi de nouveau aujourd'hui ?

— Rien que je sache, monsieur, répondit le valet. Ah ! si, cependant, votre page est là, dans l'antichambre.

— Ah ! ce coureur est arrivé, dit le comte en souriant.

— Oui, il paraît qu'il est entré ce matin au point du jour dans la ville.

— Donne-moi ce qu'il me faut pour me vêtir. L'enfant n'est pas blessé ?

— Blessé !... lui... le page ! Oh ! non, monseigneur, tant s'en faut ; il est gai comme piason, au contraire ; il ne me semble nullement inquiet des suites que peut avoir son escapade.

— Pauvre enfant ! il faut être indulgent pour la jeunesse, Michel.

— Oui, oui, monseigneur. Ah ! maintenant, que vous voilà vêtu, vous ferais-je servir quelque chose pour vous reconforter, une soupe au vin par exemple ?

— Es-tu fou, Michel, de me proposer de tels reconfortants. Non, je n'ai besoin de rien. Laisse-moi seul ; en sortant, fais entrer le page.

— Comme il vous plaira, monseigneur, moi, cela m'est égal.

Et, après avoir salué son maître, selon son habitude, Michel s'éloigna en grommelant.

Claude Aubryet entra derrière lui.

Le page était frais, pimpant, reposé ; il semblait littéralement sortir d'une boîte de coton.

— Ah ! vous voilà, monsieur ? lui dit le comte en feignant d'être fâché contre lui.

— Me voilà, oui, monseigneur, répondit le page en baissant hypocritement les yeux.

— Peut-on vous demander d'où vous venez ? Est-ce le devoir d'un page qui se prétend dévoué à son maître d'abandonner celui-ci au plus fort de la mêlée, sans plus s'en inquiéter que d'une chèvre morte ?

— J'ai eu tort, monsieur, je le reconnais à présent, et pourtant, Dieu m'est témoin, que je croyais bien faire.

— Bien faire en m'abandonnant ainsi ! plaisantez-vous, monsieur ?

— Je m'explique mal, monsieur ; à mon grand regret, ma langue va plus vite que ma pensée.

— Voyons, soyez franc, monsieur ; dites-moi ce qui s'est passé.

Et il ajouta au bout d'un instant :

— Tu sais bien que je t'aime, enfant, et que je ne cherche qu'à t'exuser. Voyons, parle.

— Monseigneur, je sais combien vous avez toujours été bon pour moi. Mon seul regret est de ne pas vous donner une preuve de ma reconnaissance, mais j'espère que bientôt j'y réussirai.

— Que veux-tu dire ?

— Rien quant à présent, monseigneur, mais plus tard vous verrez. Voici maintenant pourquoi je vous ai abandonné ainsi que vous me l'avez reproché si durement. A notre départ de Castres, j'avais remarqué un homme d'assez mauvaise mine qui semblait ne pas appartenir à nos bandes et auquel M. de Rohan avait longtemps parlé en particulier ; puis le duo lui avait glissé un papier à la main en lui donnant une bourse d'or. Depuis lors je ne perdis plus cet homme de vue ; un invincible aimant mal-

tirait vers lui. J'ignorais pourquoi M. de Rohan lui avait ainsi parlé en particulier ; cela m'importait sans doute fort peu, cependant je voulais le savoir ; j'étais convaincu sans qu'il me fût possible d'en expliquer les motifs, que ce long colloque du duo avec cet homme et la mission qu'il lui avait confiée devaient vous regarder.

— Me regarder, moi ! tu es fou !

— Peut-être, monseigneur, veuillez m'écouter s'il vous plaît : cette espèce de paysan suivait le détachement de M. de Beaufort dont, paraît-il, il faisait partie. Lorsque notre troupe arriva en vue des lignes royales, je ne pus y résister, monseigneur, et, au risque de vous déplaire, je vous abandonnai pour me mettre à la poursuite de cet individu. J'eus peine à le découvrir. La mêlée avait été affreuse ; là où la troupe de M. de Beaufort avait donné dans le piège de M. de Bassompierre, les cadavres étaient empilés les uns sur les autres ; cependant je ne me décourageai pas, et au risque d'être arquebuse moi-même, je continuai mes recherches. Enfin je découvris cet homme. Il était mort depuis longtemps déjà. Je fouillai ses habits et, dans une poche secrète, je découvris ce papier que je vous apporte, monseigneur.

— Qu'est cela, Claude ?

— Lisez, monseigneur.

— Mais encore...

— Lisez, vous dis-je, reprit-il avec insistance.

Le comte prit le papier sale, froissé, taché de maculatures de sang ; ce ne fut qu'avec un mouvement de dégoût qu'il se résolut enfin à jeter les yeux dessus.

Mais à peine eut-il parcouru des yeux qu'il pâlit, chancela et fut contraint de se retenir à une des colonnes de son lit pour ne pas tomber à la renverse.

Cependant cette lettre était bien courte et contenait à peine quelques lignes. La voici :

« Mon cher amour,

« Toi, la seule femme pour laquelle mon cœur ait jamais battu, bien qu'il y ait quelques jours à peine que nous soyons éloignés l'un de l'autre, tu ne saurais t'imaginer combien cette séparation m'est pénible. Mais rassure-toi, ma chère belle, maintenant plus que jamais j'essayerai de me rapprocher de toi en m'introduisant incognito dans la ville, aussi souvent que cela me sera possible. Tes baisers si doux me manquent et mon cœur souffre de ne pas être à tes côtés. Lorsque tu recevras cette lettre, que je t'envoie par un homme sûr, M. le comte du Luc de Mauvers sera probablement déjà parvenu à se jeter dans la place. Ce pauvre gentilhomme me fait peine ; c'est un grand et noble cœur à la vérité, mais il se laisse trop facilement aveugler par la jalousie. Il est jeune, excusons-le, ma mignonne, de ne pas comprendre que la femme qui aime est toujours fidèle à son amour. Nous avons eu ensemble une longue conversation qui n'a pas eu un résultat satisfaisant. Mais j'espère mieux réussir à notre première rencontre. Ne le cherche, ni ne l'évite. S'il se présente à toi, ce dont je doute, sois fière sans dédain, et polie sans hauteur. Sur-tout évite toute allusion blessante et qui pourrait amener une querelle.

« Je t'aime chaque jour davantage, sans savoir pourquoi. Niais que je suis, c'est parce que toi aussi tu m'aimes.

« Tout les respects du cœur.

« Henri de ROHAN. »

Puis, plus bas, il y avait ce post-scriptum :

« Je rouvre cette lettre, déjà presque scellée. L'amour est

un tyran qui veut qu'on lui obéisse en esclave ; je ne puis y tenir plus longtemps, il faut que je te voie. Mais c'est pour toi, pour toi seule, ma bien-aimée, que je viendrai à Montauban ; je n'y verrai personne que toi.

« Attends-moi donc, je t'en prie, le troisième jour après l'arrivée du secours ; je serai près de toi à... »

La seconde page manquait et semblait avoir été, non pas déchirée, mais coupée.

— Il n'y a plus rien ! murmura.

— Il est probable, monseigneur, dit le page, bien que je ne l'affirme en rien, que les vêtements de cet homme avaient été fouillés avant que je n'arrivasse ; que ceux qui avaient trouvé cette lettre avant moi l'avaient déchirée ainsi, afin de l'ouvrir plus vite, et qu'après l'avoir lue, ils l'auront rejetée dédaigneusement sur le cadavre, ainsi que le prouvent ces maculatures sanglantes.

— Oui, murmura le comte, qu'importe cette feuille sur laquelle se trouvaient encore, sans doute, d'autres protestations. Ce que j'ai lu ne me laisse aucun doute. Ah ! monseigneur le duc de Rohan ! je vous fais peine, je suis un malheureux gentilhomme que la jalousie aveugle !... Et ne pouvoir me venger !

— On peut toujours se venger, monseigneur, murmura le page d'une voix insinuante.

— Oui, si l'on cherche une vengeance mesquine qui se résout par un coup de poignard. Mais ce n'est pas cela que je veux. Pourquoi ne puis-je faire rejaillir sur cet homme la honte dont il m'a couvert. Oh ! pour le tenir là devant moi, déshonoré à jamais, et cela aux yeux de tous, je donnerais ma fortune, je donnerais ma vie, je donnerais mon honneur !

— Calmez-vous, monseigneur, les paroles que vous prononcez dans l'empressement de la colère, peut-être bientôt les regretterez-vous.

— Le regrettez, moi ! fit-il avec un rire amer, c'est vrai, tu ne sais rien, tu ignores que depuis un an bientôt cet homme a porté le déshonneur dans ma maison, m'a bafoué, qu'il a séduit la seule femme que j'aie jamais aimée, qui était tout pour moi, ma joie et mon bonheur ! Tu ignores quelle haine gronde dans mon cœur contre cet homme qui m'a tout enlevé ! avec quelle patience féline j'attends l'heure de la vengeance, car elle viendra, il faut qu'elle vienne, éblouante, terrible ! Je serai sans pitié pour lui comme il l'a été pour moi. Écoute, enfant, tes allures mystérieuses, les disparitions sans cause bien expliquée ont éveillé sur ton compte les soupçons de ceux qui m'entourent.

— On me soupçonne, moi, monseigneur ! fit le page en pâlisant légèrement.

— Oui, par envie, par jalousie, peut-être ; mais ma confiance en toi est toujours la même.

— Cette confiance, je vous le jure, monseigneur, je la justifierai.

— Je le crois. Eh bien, je vais t'en donner une preuve. Tu as pu entrer dans Montauban cette nuit, tu pourras en sortir quand il te plaira ?

— Rien de plus facile, monseigneur, surtout à un enfant leste et dégagé comme je le suis.

— Tu te rendras au camp du roi, tu demanderas le connétable et tu lui remettras une lettre que je vais écrire.

L'enfant secoua la tête.

— Tu refuses ?

— Je ne refuse pas, non, monseigneur ; mais une lettre peut se perdre, je puis être tué, elle peut m'être enlevée de force, enfin

vous en avez la preuve en ce moment, monseigneur ; croyez-moi, mieux vaut ne pas écrire.

Le comte fixa un instant sur le jeune homme, qui se tenait debout et ferme devant lui, un regard d'une expression singulière.

— Meroi, Claude, lui dit-il en lui tendant la main, maintenant je suis assuré que tu m'es fidèle, et que je puis avoir en toi toute confiance.

Le page s'inclina et baisa respectueusement la main du comte.

— Je me trouve dans un embarras fort grand, reprit Olivier.

— Dont il vous est facile de sortir si vous le voulez, monseigneur.

— Oui, je le veux ; rien ne pourra faire changer ma résolution, je le jure sur mon honneur et sur celui de mes ancêtres !

— Alors, laissez-moi faire, monseigneur, je me charge de tout, à mes risques et périls.

— Comment feras-tu ?

— Oh ! c'est bien simple. Je suis un page, moi, c'est-à-dire un enfant sans importance, que l'on peut désavouer au besoin ; je suis, comme tous mes confrères, amplement muni de tous les vices que le métier comporte : ivrogne, querelleur, voleur même au besoin, et la preuve, tenez, monseigneur. Voici votre cachet, sur lequel vos armes sont gravées et qui vous sert à sceller vos lettres ; eh bien ! ce cachet, au lieu de le serrer précieusement, vous l'avez oublié là, sur cette table, où il est encore, et, comme il est très beau, que la pierre est un onyx d'une pureté remarquable, que le cachet a été fouillé expressément pour un de vos ancêtres par Benvenuto Cellini lui-même, en le voyant, mes instincts de fripon s'éveillent, je m'approche tout doucement, et tout en vous agrafant le manteau, je prends le cachet et je le mets dans ma poche sans que vous vous en aperceviez.

Le page avait exécuté au fur et à mesure tout ce qu'il détaillait si bien à son maître.

— Bien ! fit le comte, qui ne put s'empêcher de sourire, tu as le cachet, après ?

— Après, monseigneur, je me sauve ! mais au lieu d'aller vendre le cachet à quelque juif et d'en briser la pierre afin qu'elle ne soit pas reconnue, je me rends auprès du connétable et je lui dis ceci : « Monsieur le connétable, mon maître, monsieur le comte du Luc de Mauvers a grand et cuisant repentir de la rébellion dans laquelle il s'est mise contre Sa Majesté. Dans trois jours, monsieur le duc de Rohan s'introduira incognito dans Montauban. Monsieur le comte du Luc arrêtera monsieur de Rohan, se saisira de la porte de Saint-Antonin par laquelle il introduira les troupes que vous mettrez à sa disposition, et il livrera ainsi entre les mains du roi le chef des rebelles et leur place la plus forte. Comme preuve que ce que je dis est vrai, voici le cachet de monsieur le comte du Luc qu'il m'a chargé de vous remettre. » Demain, pendant la nuit, je reviens vous trouver, je vous apporte les ordres du connétable, et, comme vous avez avec vous environ quatre cents hommes qui vous sont dévoués, rien ne vous est plus facile que de tenir les promesses que j'aurai faites en votre nom. Cette vengeance vous plaît-elle, monseigneur ?

— Claude, Claude, je ne sais quel démon te souffle les paroles que tu prononces, mais elles ont frappé juste ; cette vengeance est bien celle que je veux.

— Remarquez, monseigneur, dit avec une certaine nuance d'amertume le jeune homme, que vous n'êtes nullement compromis dans tout cela. Si vous venez à changer d'avis, eh bien ! rien n'est plus facile que de vous rendre blanc comme neige. Vous vous apercevez que votre cachet vous a été dérobé ; deux seules

personnes peuvent s'être rendues coupables de ce crime, votre valet de chambre, Michel Ferré, ou votre page, Claude Aubryot. Mais Michel Ferré est un vieux serviteur, élevé dans votre maison, auquel cent fois peut-être vous avez confié des sommes du sextuple plus considérables que la valeur de ce cachet, donc sa réputation et son honneur sont à l'abri de tout soupçon. Moi, c'est autre chose. Depuis trois ou quatre mois à peine, je suis attaché à votre personne ; ma fidélité n'a jamais été mise à l'épreuve, j'ai abusé de votre confiance ; je suis le seul voleur. Vous me faites arrêter, j'avoue mon vol ; d'ailleurs, toute dénégation est impossible. On vous plaint, on vous fait réparation d'honneur, moi je suis condamné à être pendu ; vous me laissez pendre ou vous me faites grâce, à votre choix ; seulement, ajouta-t-il avec ironie, j'espère, monseigneur, que vous daignerez me faire grâce, ce qui sera, le seul bénéfice que j'aurai retiré de cette affaire.

— Ne crois pas cela, mon enfant, dit le comte en lui appuyant amicalement la main sur l'épaule ; ma protection ne te manquera jamais ; je suis riche ; je te donnerai s'il le faut, la moitié de ma fortune, mais souviens-toi que je veux avant tout me venger.

— Vous le savez, monseigneur. Ainsi vous me donnez carte blanche ?

— Complètement.

— Alors, rapportez-vous-en à moi, et ne vous occupez plus de ce que je ferai ; au revoir, monseigneur, bientôt vous recevrez de bonnes nouvelles.

Le jeune homme baissa encore une fois la main de son maître et sortit d'un pas rapide.

— Oh ! cette lettre ! murmura le comte, il fut qu'elle soit toujours sur ma poitrine pour qu'elle me fasse souvenir de mon insulte au cas où mon courage faiblirait ; et maintenant, ajouta-t-il avec amertume, il est temps d'aller présenter mes devoirs à monsieur le duc de La Force.

A peine le comte eût-il quitté la chambre à coucher qu'une draperie placée devant une garde-robe se souleva et l'on vit apparaître la tête narquoise du capitaine Vatan.

— Corbieux ! dit-il en frisant sa moustache, la séance a été longue, mais je ne le regrette pas. J'en ai appris de belles... L'animal est plus venimeux que je le supposais... Mille démons ! si ce n'est pas le diable en personne, c'est pour sûr mademoiselle de Saint-Hyrem qui a changé de peau ! Eh ! eh ! fit-il, il me pousse une idée... Allons toujours voir Macrombicho et Boncorbeau, ces deux honnêtes voyageurs doivent être de retour maintenant. Mais ne perdons pas un instant, ils pourraient être déjà repartis.

Et le capitaine sortit majestueusement de la chambre à coucher du comte du Luc.

## XX

### OU L'ON APPREND ENFIN CE QU'ÉTAIT CLAUDE AUBRYOT

Pendant deux jours, le capitaine Vatan devint presque invisible ; le digne aventurier semblait s'être métamorphosé en feu follet. Il faisait de courtes apparitions à l'hôtel, puis il disparaissait sans laisser de traces ; mais, par contre, ses acolytes, Clair-de-Lune et Double-Épée, étaient, eux, complètement disparus ; on n'en entendait plus parler.

Le capitaine allait, venait, entraînait, sortait, se donnait un mouvement de tous les diables ; il ne restait pas un instant en place.

Le soir du second jour, il s'introduisit mystérieusement dans

l'hôtel de Rohan où il eut une longue entrevue avec la duchesse et M<sup>me</sup> du Luc.

Fanchette Gripard devait lui avoir préparé les voies, car le capitaine ne fit pas un seul instant antichambre, et fut immédiatement conduit dans le salon où se tenait M<sup>me</sup> de Rohan en compagnie de son amie. Que se passa-t-il entre ces trois personnes ? Nul ne le sut jamais.

En rentrant à l'hôtel, le capitaine apprit que Claude Aubryot était arrivé, qu'il était demeuré assez longtemps enformed avec son maître, puis qu'il avait de nouveau quitté l'hôtel.

Cette nouvelle, si désagréable qu'elle fût, ne sembla pas cependant considérablement affecter le capitaine. Probablement que ce digne aventurier avait pris ses précautions en conséquence.

Un fait assez singulier se passait. Les recrues du capitaine et les vauriens de Clair-de-Lune semblaient fondre comme neige au soleil.

Depuis deux jours, plus de la moitié d'entre eux, et chose singulière, les plus déterminés et les meilleurs soldats, avaient disparu, ou plutôt, tranchons le mot, avaient déserté.

Cependant le service n'était pas pénible, à Montauban, en ce moment. Les soldats étaient bien nourris et ils n'avaient presque rien à faire, d'autant plus que depuis quelques jours, les troupes royales, qui semblaient préparer un assaut décisif, avaient presque éteint leur feu et ne tiraient plus, pour ainsi dire par acquit de conscience, que quelques coups de canon par-ci, par-là.

Cette désertion était d'autant plus incompréhensible que les officiers avaient suivi les soldats. Clair-de-Lune et Double-Épée n'avaient plus reparu et beaucoup d'autres officiers avec eux.

Malgré cela, le capitaine était toujours gai et insouciant comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé. Il riait et plaisantait le plus agréablement du monde, sans paraître se soucier de la disparition de ses hommes.

Le comte d'Orval, le duc de La Force, le premier conseil Dupuy ne donnaient pas signe d'inquiétude.

Cette confiance aveugle devenait incompréhensible ; mais ce qui était plus incompréhensible encore, c'était sans contredit la vie que menait le comte du Luc. Il ne voyait rien, n'entendait rien, errait constamment par la ville, et c'était à peine si parfois il répondait aux saluts qui lui étaient adressés.

Souvent il demeurait pendant des heures entières les regards fixés sur les fenêtres de la maison habitée par M<sup>me</sup> la comtesse du Luc ; alors rien ne pouvait l'enlever à cette étrange contemplation. Des soupirs brûlants s'échappaient de sa poitrine, puis, lorsque la nuit était trop avancée, lorsque les lumières s'éteignaient les unes après les autres dans cette maison qu'il semblait dévorer des yeux il s'éloignait tout pensif.

C'était un cruel supplice que celui auquel ce jeune homme s'était ainsi condamné ; supplice d'autant plus terrible que, malheureusement pour lui, il était l'artisan de sa propre infortune.

Le troisième jour après celui où le comte du Luc avait eu avec son page la conversation que nous avons rapportée dans le précédent chapitre, on aperçut du haut des remparts un mouvement inusité dans l'armée assiégeante, mouvement qui signifiait clairement pour tout homme habitué aux choses de la guerre, que les troupes royales se préparaient à reprendre vigoureusement les hostilités.

Cependant, malgré ces apparences belliqueuses, les troupes ne tentèrent aucun mouvement réellement offensif ; seulement, la canonnade fut un peu plus vive que les autres jours : on apercevait, à la vérité, une garde plus nombreuse aux tranchées, et

On voyait se succéder rapidement un éboulement considérable d'effort entre le camp et le quartier du roi.

La journée s'écoula pour les assiégés dans des appréhensions pour ainsi dire continuelles. A chaque instant ils s'attendaient à voir recommencer l'attaque. Cependant il n'en fut rien ; le soleil se coucha sans que rien laissât prévoir qu'elle dût avoir lieu.

Ce jour-là, la nuit tomba froide et sombre. Il n'y avait pas de lune ; les ténèbres étaient opaques ; à deux pas devant soi il était impossible de rien distinguer.

C'était une belle nuit pour une surprise ou pour une trahison.

Les chefs protestants étaient probablement de cet avis, car, à peine le soleil fut-il couché, qu'ils ordonnèrent que d'immenses foyers fussent allumés dans toutes les rues ; que toutes les maisons fussent illuminées, et que de cinq minutes en cinq minutes on jetât du haut des remparts des boîtes à feu pour éclairer les mouvements des assiégeants.

La situation ne laissait pas que d'être grave.

Une pluie fine et glacée tombait par intervalles et causait des frissons assez désagréables aux soldats qui se hâtaient pour rejoindre leurs postes ; le vent venait des montagnes et soufflait en foudre.

Cependant, la canonnade avait cessé au dehors, nul bruit ne se faisait entendre ; un silence de mort planait sur la cité ; on se serait cru dans une de ces villes fantastiques des contes arabes, où tous les habitants ont été subitement changés en statues.

Cependant, comme à l'approche des grandes catastrophes, il y avait quelque chose dans l'air ; on sentait instinctivement, par un de ces pressentiments que Dieu met au cœur de l'homme qu'un grand événement était proche. Était-ce une victoire ? était-ce une catastrophe ? Nul n'aurait su le dire ; mais ce pressentiment, quel qu'il fut, faisait tressaillir sous la pluie tous ces vieux soldats immobiles et silencieux comme des ombres groupés çà et là sur les murailles, prêts au moindre signal à faire sans regret le sacrifice de leur vie.

Neuf heures sonnèrent au beffroi de la cathédrale.

Un frisson électrique sembla courir à travers toutes ces masses armées, puis, en moins d'une seconde, le silence se rétablit comme par enchantement, et tout bruit cessa.

Près de la porte de Saint-Antoine, un jeune officier enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau se promenait nonchalamment de long en large, et formait par sa gaieté, car il fredonnait le couplet d'une chanson entre ses dents, formait, disons-nous, un contraste frappant avec l'humeur bourrue et chagrine qui s'était cette nuit-là emparée de tous les habitants.

Constatons tout de suite que ce brave et joyeux gentilhomme était un amoureux, et que cet amoureux n'était rien moins que M. Gaston de Lérans.

Le brave garçon se souciait aussi peu des assiégeants que des assiégés ; aucune préoccupation ne l'attristait.

Tandis que M. de Lérans se livrait ainsi à ses pensées plus au moins couleur de rose, un personnage qu'il ne remarqua pas et qu'il n'aurait pas remarqué quand même il serait venu se heurter contre lui, apparut sur le rempart, se dirigea vers le bivouac où les soldats avaient allumé un énorme brasier autour duquel ils se chauffaient ; mais au lieu de prendre place parmi ces braves gens, l'inconnu, relevant encore les plis de son manteau, afin de ne laisser distinguer aucun des traits de son visage, alla s'asseoir un peu à l'écart sur l'affût d'un canon où ne parvenait nul rayon de lumière. — (La fin au prochain numéro.)

## UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU

EXILI L'EMPOISONNEUR

II

UN PÈRE ET UN MARI

Quatre sergents suivaient leur chef. Dans la pénombre du couloir, le lieutenant civil et ses deux fils attendaient en groupe.

Enfin, sur les dernières marches de l'escalier, deux agents surveillaient La Chaussée.

Sainte-Croix prit l'offensive :

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda-t-il à Desgrais d'un ton hautain et impératif.

— Et d'abord, répliqua l'exempt sans se laisser intimider, veuillez répondre à mes questions.

— J'écoute, dit le jeune homme, se faisant visiblement violence pour conserver son sang-froid.

— Êtes-vous bien le chevalier Gaudin de Sainte-Croix ?

— C'est moi-même,

— Capitaine au régiment de Tracy !

— Oui.

— Alors, livrez-nous passage, il y a dans cette chambre quelqu'un à qui nous avons affaire.

Le chevalier haussa les épaules.

— Vous vous trompez, mon maître, dit-il, il n'y a personne.

— Il ment, fit une voix dans le couloir.

Cette voix était celle de M. Dreux d'Aubray.

— Il ment, continua le vieillard, mais cette ruse ne sauvera pas sa complice. Entrez donc, messieurs, et faites votre devoir.

Un éclair de haine passa dans le regard de Sainte-Croix et alla frapper le lieutenant entre ses deux fils.

— Je ne sais ce que prétend celui qui m'accuse de mensonge et qui se cache là-bas, fit Sainte-Croix avec un sang-froid merveilleusement joué. En tout autre temps, en tout autre lieu, je saurais bien le faire repentir de son imprudente parole. Mais on doit le respect aux ordres du roi, et vous avez un ordre, n'est-il pas vrai, monsieur ?

— Le voici, monsieur, fit Desgrais en exhibant un parchemin.

Sainte-Croix, qui ne démasquait pas la porte, parcourut minutieusement le papier.

— Mais qu'attendez-vous donc ? criaient le lieutenant civil, entrez, entrez !

Sainte-Croix calcula que la marquise et Penautier devaient être hors de danger, et qu'on pouvait impunément forcer le passage secret, si on venait par hasard à le découvrir : il se recula de deux pas, et dit ironiquement aux sergents :

— Faites ce qu'on vous dit, messieurs, entrez.

Desgrais se rua le premier. En un instant tous les coins et recoins de la chambre furent explorés, fouillés, sondés par l'exempt et par ses hommes.

— L'oiseau est déniché, s'écria l'exempt, mais sur mon âme il était au nid, voilà encore ses plumes !

Et il montrait avec dépit au lieutenant civil et à ses deux fils, qui s'étaient élançés à sa suite, la mante et les vêtements encore humides abandonnés par la marquise dans le cabinet de toilette.

— Elle ne saurait nous échapper, s'écria M. d'Aubray, ce cabaret n'a qu'une issue.

— Eh ! répliqua Desgrais, sait-on jamais à quoi s'en tenir avec ces maisons à double face, tavernes en bas, boudoirs en haut, machinés pour l'intrigue et toutes percées de trappes et de mystérieux passages !

— Cherchez partout, alors, sondez les murs, ne laissez pas pierre sur pierre.

— Inutile, je connais mon métier ; celle que nous poursuivons est à l'abri de nos recherches.

— Celui-ci est resté pourtant, dit M. d'Aubray en montrant Sainte-Croix.

— Pardieu ! il assurait la retraite. Oh ! mais c'est égal, je prendrai ma revanche.

Pendant tout ce colloque, le chevalier était resté immobile, accoudé à la cheminée.

Le lieutenant civil se retourna vers lui.

— Finissons-en, commanda-t-il.

Aussitôt Desgrais s'approcha du capitaine, et le touchant à l'épaule :

— Au nom du roi, dit-il, je vous arrête, et vous somme de me suivre.

— Marchons, dit tranquillement Sainte-Croix.

Et il s'engagea dans l'escalier, précédé de deux sergents.

Arrivé à la porte, devant laquelle stationnait une voiture :

— Puis-je savoir où vous me conduisez ? demanda-t-il.

— A la Bastille, répondit le lieutenant civil.

Sainte-Croix s'inclina sans mot dire, tandis qu'un sergent passait devant lui pour ouvrir la portière ; mais pendant ce mouvement, il avait eu le temps de faire un nœud au coin de son mouchoir. Se reculant alors, il couvoya La Chaussée, debout entre deux des hommes de Desgrais, et put lui glisser le mouchoir, avec ces deux mots :

— Pour la marquise.

— Allons, montez donc, monsieur, dit le lieutenant civil avec impatience, nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

— Mort de Dieu ! hurla Sainte-Croix, laissant éclater l'orage terrible qui depuis une heure s'amassait dans son âme, c'en est trop, à la fin, monsieur le lieutenant civil !

Et avec une force irrésistible, écartant les gardes qui l'entouraient, il tira son épée qu'on avait oublié de lui enlever.

— A vous, messieurs, cria-t-il aux fils de M. d'Aubray, à vous, lâches qui vous dites gentilshommes, qui oubliez votre épée et n'avez au service de l'honneur d'une femme qu'une lettre de cachet et des suppôts de police.

Et avec un rugissement qui appartenait plutôt à une bête féroce qu'à une créature humaine, effolé par la fureur, il se précipita la tête baissée sur les deux jeunes gens.

Mais déjà les hommes de Desgrais étaient revenus à leur surprise. Ils se jetèrent sur lui et le serrèrent de si près, qu'il ne put faire usage de son épée.

— Je me rends, dit-il en laissant tomber son arme.

On le poussa alors dans la voiture où prirent place avec lui Desgrais et deux sergents.

M. d'Aubray lui-même referma la portière, et, se reculant un peu, fit signe au cocher de partir en lui jetant cet ordre sinistre :

— A la Bastille !

Un escalier dérobé avait rapidement conduit madame de Brinvilliers et son sauveur improvisé jusqu'au carrosse de celui-ci qui stationnait dans une petite rue parallèle à celle de l'Arbro-Seo, et où l'hôtellerie du « More-qui-Trompe » avait une sortie de dégagement.

Quelques instants plus tard, le carrosse de Penautier les emportait tous deux vers la rue des Lions-Saint-Paul.

Toute trace du danger passé avait disparu sur le visage de la marquise.

La jeune femme semblait de marbre.

Pourtant les plus terribles inquiétudes dévoraient son esprit et agitaient son cœur.

Qu'allait-il advenir de Sainte-Croix.

Lui faudrait-il succomber dans une lutte inégale, sous l'épée de son père, de ses frères ou bien les portes d'une prison éternelle devaient-elles se refermer sur lui ?

Pour Sainte-Croix elle avait tout sacrifié, tout répudié, tout brisé ; pour le conserver, elle n'eût hésité devant rien, pas même devant le plus abominable des forfaits ; et elle était déjà à se demander comment elle pourrait, en se vengeant d'une surveillance importune, se débarrasser de toutes les entraves qu'un père trop soucieux de l'honneur de la famille osait opposer à sa liberté.

Pourtant, telle était la force de caractère de cette femme, appelée à jouer un si grand rôle dans les fastes criminels du monde entier, que déjà elle avait su donner à son maintien cette insolente froideur dont elle sut envelopper jusqu'à son agonie.

C'est donc d'une voix tranquille qu'elle s'adressa à Penautier, qui, tout en semblant respecter ses réflexions, n'avait cessé de l'épier d'un œil sournois.

— Puis-je savoir, monsieur, demanda-elle, où vous voulez bien me conduire, et à qui je suis redevable d'un aussi signalé service ?

— A un ami du chevalier, madame, à un ami qui tiendrait à l'honneur de devenir le vôtre, Reich de Penautier, trésorier de la bourse des Etats de Languedoc.

J'ai donné l'ordre à mon cocher de vous conduire à votre hôtel ; seulement, vous trouverez bon, je pense, que, pour y arriver, nous ne prenions pas le chemin le plus court. Je crains de fâcheuses rencontres.

— Et puis, n'avons-nous pas quelque peu à causer, reprit gracieusement la marquise, et ne voudrez-vous pas m'apprendre comment vous avez pu venir à notre secours d'une façon si miraculeuse ?

— Il me serait facile, madame, de rejeter sur le hasard tout le mérite de cette aventure ; mais, à mon avis, le hasard est la providence des sots ; je l'invoque peu par habitude ; aussi vous dirai-je franchement que je ne me suis trouvé si à propos sur la dernière marche de cet escalier, dont vous ignoriez l'existence, que parce que je me doutais un peu de ce qui allait arriver.

— Quoi ! vous saviez ? mais qui donc...

— Oh ! madame ! répondit Penautier en s'inclinant, je suis un peu sorcier, moi, et lorsque j'ai intérêt à savoir quelque chose...

— Eh bien ?

— Je le sais toujours : un secret est une denrée qui cherche tout naturellement un acheteur.

La marquise regarda fixement le financier.

— Et vous aviez intérêt à acheter le nôtre !

Penautier salua en signe d'affirmation.

— Et qu'exigeriez vous en échange ? continua la marquise.

— Oh ! peu de chose, un traité d'alliance offensive et défensive entre vous, lui et moi.

Le carrosse, à ce moment, s'arrêtait devant la porte de l'hôtel de Brinvilliers. Un homme attendait sous le porche.

Cet homme était encore tout haletant et tout couvert de la bloue d'une longue course.

La marquise le reconnut.

— La Chaussée ! s'écria-t-elle.

Le valet, sans mot dire, lui tendit un mouchoir.

Madame de Brinvilliers le déploya d'une main fébrile.

— Sainte-Croix à la Bastille ! s'écria-t-elle.

— Rassurez-vous, madame, dit Penautier, nous l'en tirerons.

La marquise descendit, et la porte s'ouvrit devant elle.

Elle en allait franchir le seuil, quand, se retournant :

— Un mot encore, fit-elle à Penautier.

Le financier se pencha hors de la voiture.

— Vous qui connaissez tout, poursuivit la marquise, dites-moi donc qui avait vendu à mon père le secret de notre retraite.

— Celui-là s'appelle Hanyvel de Saint-Laurent, répondit Penautier.

— Merçi, fit la marquise, je n'oublierai ni le nom ni l'homme.

#### IV

##### A LA BASTILLE

Minuit sonnait à toutes les paroisses de Paris quand la sentinelle placée devant le poste extérieur qui flanquait le premier pont-levis de la Bastille, reconnut le carrosse où Sainte-Croix avait été jeté sous la garde de deux sergents.

À son appel, un bas officier sortit du corps-de-garde, escorté d'un soldat qui portait une lanterne, et vint s'aboucher avec Desgrais.

L'exempt échangea rapidement quelques mots avec lui, puis le carrosse pénétra dans l'intérieur de la forteresse.

Un autre soldat s'en fut quérir monsieur le lieutenant du gouverneur, qui arriva à moitié endormi, se détirant les bras et maugréant contre le fâcheux assez mal avisé pour se faire mettre en prison à une heure aussi avancée de la nuit.

M. de Brisemeaux de Montlezun, gouverneur de la forteresse royale, ne se dérangeait que pour des prisonniers d'importance.

On fit descendre Sainte-Croix, que les agents conduisirent au greffe ; Desgrais exhiba sa lettre de cachet.

— Penh ! fit le lieutenant en la parcourant du regard, un simple capitaine au régiment de Tracy ! prisonnier de quatrième catégorie ! Sa Majesté y met du sien ; nous regorgeons de ces espèces.

— Que voulez-vous, monsieur le lieutenant ! dit Desgrais, on n'arrête de qu'on peut.

Le lieutenant prit une plume en rechignant et écrivit sur le livre d'érou :

« Ce jourd'hui 25 novembre 1665, à minuit, le sieur Gandin de Sainte-Croix est entré à la Bastille par ordre du roi et à la requête du sieur Dreux d'Aubray, lieutenant civil. Le sieur Sainte-Croix avait sur lui... »

— Combien avez-vous sur vous ? demanda le lieutenant au prisonnier.

— Il y a deux heures, répondit Sainte-Croix, j'avais quelques milliers de pistoles ; pour le présent, voici ce qui me reste.

Et il déposa sur la table une douzaine de louis.

— Avez-vous des bijoux ? poursuivit le lieutenant,

— Ces deux bagues et cette montre.

— Donnez.

— Puis le lieutenant continua de libeller la formule ordinaire :

... Le sieur Gandin de Sainte-Croix, n'ayant d'autre effets sur lui, a signé sa dite entrée jour, mois et an quo dessus.

Pendant que Sainte-Croix signait, le lieutenant se disait à lui-même :

— Où diable vais-je mettre cet importun ? toutes nos chambres sont occupées, et je ne puis décoment donner à un petit officier de fortune un des appartements réservés aux prisonniers de première classe.

Il appela alors un guichetier et lui demanda à voix basse :

— Qu'avons-nous de libre en ce moment pour ce nouvel hôte ?

— Rien, monsieur, répondit le guichetier.

— Alors, mettez-moi celui-ci avec un autre prisonnier ; la société lui fera plaisir.

Le guichetier ordonna à Sainte-Croix de le suivre, et, après de nombreux détours à travers des escaliers ténébreux et des corridors froids et humides, il ouvrit une porte dont le bois disparaissait entièrement sous un arsenal de verrous.

Sainte-Croix fut poussé par lui à l'intérieur, puis les verrous grinçèrent et la porte se referma.

Un instant, il demeura immobile sur le seuil ; il écoutait avec une anxiété affreuse les pas lourds du guichetier qui se perdaient dans l'éloignement.

Il était comme étourdi sous le coup qui venait de l'atteindre et une inexprimable angoisse lui serrait le cœur.

Quel sort l'attendait ? Quel serait le terme de sa captivité ? Était-il destiné à voir ses cheveux blanchir dans cette forteresse de la tyrannie ? Entré jeune homme, n'en sortira-t-il pas vieillard et même en sortirait-il jamais ? Comme aux portes de l'enfer de Dante, aux portes de la Bastille, les infortunés qui entraient devaient laisser toute espérance.

Lorsque tout bruit eut cessé, lorsque Sainte-Croix put se croire seul et pour jamais peut-être séparé du reste des vivants, il songea à explorer sa prison.

Pour se guider, il n'avait d'autre lueur que celle d'un pâle rayon de lune qui faisait sa trouée à travers une fenêtre étroite, percée à six pieds du sol et ornée d'un apparail formidable de grilles et de verrous.

Toute la lumière tombait en plein sur une mauvaise couche placée en un coin et laissait dans l'obscurité la plus complète tout le reste du cachot.

Sainte-Croix se dirigea vers ce grabat, en chancelant comme un homme pris de vin, et s'y laissa tomber avec une explosion de désespoir qui se traduisit en cris et en sanglots.

Par un de ces retours soudains qui suivent presque toujours les grandes catastrophes, il revoyait en un instant, comme dans un miroir fidèle, toute sa vie passée.

Tous les souvenirs heureux de son existence se présentaient en foule à sa mémoire et lui faisaient plus rudement sentir son malheur présent.

Il cherchait à se rappeler les moindres détails de cette soirée qu'il venait de passer près de la marquise, il croyait entendre encore à son oreille cette voix argentine, murmurait des paroles d'amour. N'était-ce pas de longues années de bonheur qu'il venait de perdre !

Avec tous ces souvenirs, sa colère montait terrible, effrayante ; il s'était rué sur le lit comme une bête fauve, en poussant de ces rugissements qui semblent n'appartenir à aucune poitrine humaine, — note suprême de la fureur à cet instant où il faut que le cœur éclate ou se brise.



Il maudissait ces hommes qui, pour le plonger vivant dans une tombe, l'étaient venus arracher à sa vie libre et joyeuse : il blasphémait Dieu qui voyait et souffrait de tels crimes ; enfin, il appela à son aide une puissance quelle qu'elle fût, offrant son âme et sa vie en échange d'un jour, d'une heure de liberté et de vengeance.

— Je t'attends et j'accepte, dit une voix étrange, tout près du prisonnier.

Pâle, l'œil hagard, les cheveux hérissés de terreur, le chevalier se dressa sur son lit.

Dans le cercle lumineux dessiné par la fenêtre, un homme, vêtu d'un pourpoint noir en lambeaux, était debout.

Lentement, par un achèvement presque insensible, il s'approchait du grabat. Il était hâve et maigre, ses cheveux longs retombaient sur ses épaules ; sa barbe incolte se hérissait autour de ses pommettes saillantes, une lueur phosphorescente brûlait sous ses épais sourcils, et la lumière bleuâtre de la lanterne faisait comme une auréole autour de son front ravagé.

A cette apparition étrange le chevalier se signa instinctivement.

Les bûchers des derniers sorciers juridiquement brûlés pour avoir éroqué le malin, fumaient encore à cette époque, le nom de certains d'entre eux se lisait incrusté dans les murs de plus d'un cachot de la Bastille, on croyait au diable, et le chevalier n'était pas éloigné de penser qu'il se trouvait en présence de l'esprit des ténèbres.

Homme ou fantôme, l'apparition avançait toujours, et Sainte-Croix sentait une sueur froide pointer à la racine de ses cheveux et ses dents claquaient de terreur.

Machinalement sa main cherchait son épée à sa place habituelle, mais on lui avait enlevé son épée.

Enfin, il comprit que l'être étrange allait le toucher.

— Maudit, que me veux-tu ? demanda-t-il d'une voix étranglée par la peur.

— N'as-tu pas, dit l'apparition, n'as-tu pas demandé le secours d'une puissance quelle qu'elle fût ? Tu as appelé, me voici.

— Qui donc es-tu !

— Pour toi, jeune homme, si tu le veux, je serai la vengeance.

— Certes, je le veux, au prix même de tout mon sang et de ma damnation éternelle ; mais encore faut-il que je sache quel est celui qui me parle ainsi.

— Eh bien, je suis comme toi un hôte de la Bastille, je suis ton compagnon de captivité.

Voici dix ans bientôt que je compte une à une les heures dans ce cachot où tu n'es, toi, que depuis quelques minutes...

Saint-Croix, à ces mots, eut un geste de découragement. Il était rassuré, il rougissait presque de sa frayeur, mais l'espérance insensée qui un instant avait fait battre son cœur lui échappait.

— Mais alors, interrompit-il, à quoi bon me parler de vengeance ? Vous qui n'avez rien pu pour vous-même, que pourrez-vous pour moi ?

— Tu es impatient, dit l'étranger ; tu ne m'as pas encore laissé te dire mon nom.

— Il est à croire qu'il ne m'apprendrait pas grand'chose.

Le sinistre vieillard eut un pâle sourire.

— Peut-être, reprit-il. Je suis l'Italien Exili.

Plus épouvanté que lorsqu'il croyait avoir affaire à Satan en personne, Sainte-Croix se laissa retomber sur le grabat. La vision

infernale disparaissait, mais elle faisait place à une réalité plus effroyable encore.

C'est que ce nom d'Exili était affreusement célèbre en Italie et en France. Pour tous, il était le synonyme de meurtre et de poison. Depuis vingt-cinq ans, il était écrit en lettres de sang dans toutes les cours de l'Europe.

Disciple de René et de la Tophana, héritier des secrets mortels des Médicis et des Borgia, Exili, le terrible empoisonneur, avait depuis longtemps dépassé les forfaits de ces implacables meurtriers.

Jeune encore, il avait tenu à Florence boutique de poison.

Un héritage se faisait-il trop longtemps attendre ? Voulait-on tirer d'une injure une lâche et ténébreuse vengeance ? On s'adressait à Exili, aux uns il vendait la mort de leurs parents ; aux autres, la mort de leurs ennemis.

Plus tard, à Rome, il avait mis sa science au service de madame Olympia, et pendant plusieurs années il avait semé la mort et l'effroi dans la ville éternelle, frappant au hasard, aveugle et implacable comme le destin, lorsqu'il s'agissait d'obéir à sa terrible protectrice.

Ainsi avaient péri plus de cent cinquante personnes des plus nobles familles, le peuple le disait, du moins, et c'est en se signant qu'il prononçait tout bas le nom d'Exili.

Chassé d'Italie bien plus par la haine des peuples que par la haine des gouvernements, l'empoisonneur était venu s'établir en France, mais déjà sa terrible renommée l'y avait précédé.

On ne lui laissa pas le temps d'exercer sa science funeste. Suspect à l'autorité il disparut un beau jour, sans que l'on sût ce qu'il était devenu.

(À CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

## INFORMATIONS

Dans le but de faire connaître notre journal, nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. Là que nous venons de commencer un roman des plus émouvants et qu'au 1<sup>er</sup> Janvier prochain nous en commencerons un autre non moins intéressant, sur demande nous ferons parvenir sans aucune charge, les quatre premiers numéros à toute personne qui en fera la demande.

### AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs.

LES ÉDITEURS.

## " LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE,

Boite 1982, R. de P.<sup>e</sup> Montréal.

4, Rue St. Jacques